

L'AMYLOBACTERPAPYROPHAGE

OU

LA FIN DU PAPIER

PAR RENÉ ZUBER

Le papier, un beau jour, cessant de se conserver se met à tomber en poussière... Qu'arrive-t-il? L'auteur, qui est le cinéaste René Zuber, développe à la cadence d'un film les péripéties de ce drame extraordinaire.

— *Et vous, M. Jean Effel, dites-nous, si le papier disparaissait, qu'arriverait-il?*

Nos lecteurs trouveront en vingt dessins la réponse de M. Jean Effel.

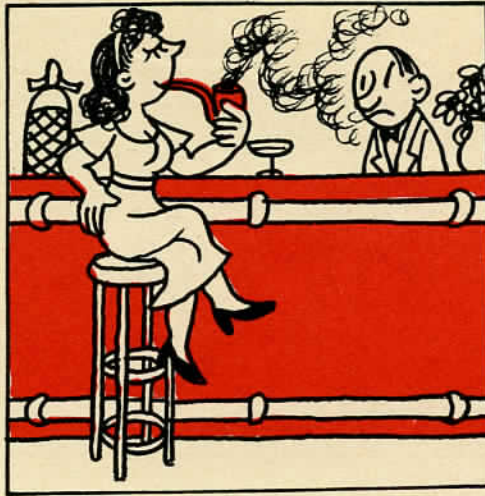
Il ne s'agit pas à proprement parler d'illustration du texte de la nouvelle. Il est d'autant plus amusant de remarquer comment il arrive à deux esprits, attaquant chacun de son côté et avec les moyens qui lui sont propres un même sujet, de se rencontrer.

En entrant dans mon bureau ce jour-là, au premier coup d'œil, je ne remarquai rien d'insolite. Le bureau était

avec la chaise, la chaise avec le bureau, dans l'exacte situation où je les avais laissés la veille. J'ai une manie, j'exige qu'il ne soit jamais touché à un meuble dans cette pièce en mon absence, qu'on n'y déplace pas, pour les besoins du ménage, un seul papier.

A ma place, le bloc sur lequel j'avais commencé l'analyse de quelques manuscrits de la fin du XIV^e siècle, récemment acquis.

Je n'entre jamais à la Bibliothèque nationale, je ne parcours jamais les cent cinquante mètres de galeries, d'escaliers, de paliers qui me séparent de mon bureau sans penser aux masses énormes de livres qui sont concentrés là, déposés par les siècles, comme des sédiments au fond d'une mer profonde. Les dispositifs de sûreté, les poignées, les avertisseurs, les extincteurs, répandus à profusion, l'odeur d'encaustique, l'ordre qui règne dans les couloirs me



PLUS DE CIGARETTES...

rassurent. Cette institution a traversé les siècles, elle a passé à travers les guerres et les révolutions, avec sa précieuse cargaison, comme un navire de haut bord, dont rien ne troublera jamais la marche régulière.

Je m'apprêtais à poursuivre moi aussi avec régularité la description que j'avais commencée de *La Vie de saint Louis*. Parlant du maître inconnu qui l'avait enluminée j'avais écrit, je m'en souviens : *Cet artiste inconnu est un des plus beaux maîtres français. Il les dépasse tous. Et j'allais écrire : On ne peut s'empêcher de feuilleter avec émotion ce beau livre sur la dernière page duquel le roi, en guise d'ex-libris, a écrit de sa main : CE LIVRE EST A NOUS. CHARLES.*

C'est alors qu'une fois de plus mes yeux se posèrent sur le manuscrit, ouvert à la dernière page, placé sous une dalle de verre, sur une table. Au-dessus du mot *Charles* une tache grise, auréolée d'une petite frange rousse, altérait

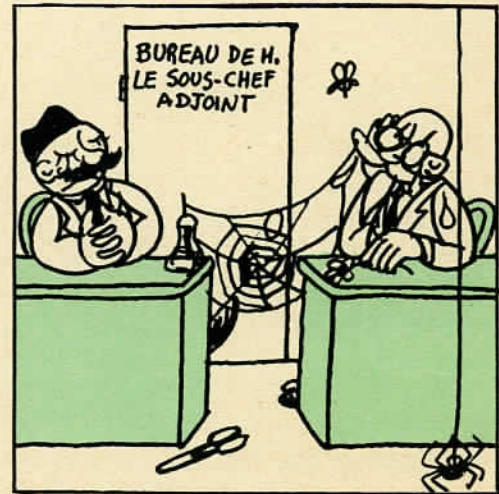
le blanc du papier, comme si un fumeur avait, par mégarde, posé sa cigarette allumée sur le précieux manuscrit.

« Terrasson ! Dites-moi ce que c'est que ça... »

Il y a dix ans que je la connais, ma secrétaire. Je l'ai installée dans le grand bureau, voisin du mien, avec sa machine à écrire, ses dossiers et son menu attirail de cigarettes et de tubes d'aspirine. Toutes les questions administratives intéressant le département des manuscrits français, c'est là qu'elles se traitent. Terrasson n'entre chez moi, elle n'approche les manuscrits qu'avec un saint respect.

Nous avons feuilleté ensemble, page après page, la *Vie de saint Louis* et constaté qu'en dix-sept endroits le papier portait les mêmes taches suspectes qui me donnèrent un étrange malaise.

L'une après l'autre j'ai interrogé cha-



PLUS DE COCOTTES EN PAPIER...

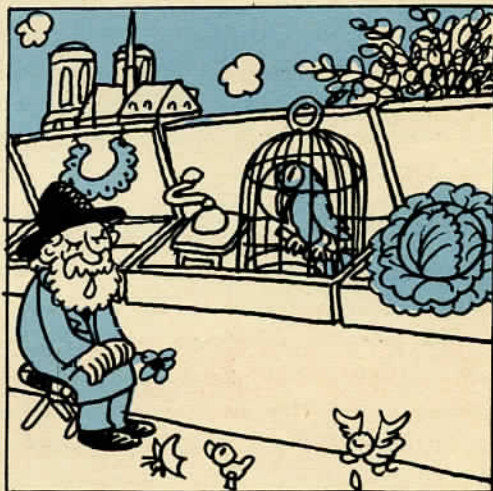
cune des personnes qui eussent pu entrer hier soir, après mon départ, ou ce matin, à l'heure où on fait le ménage, dans mon bureau. Cette enquête n'a rien éclairci. J'ai alors téléphoné à Blanowski : « L'Institut Pasteur? Dr Blanowski?... — Oui. — J'aimerais te voir. — A midi? — Parfait je t'attendrai. » Nous sommes, lui et moi, amis depuis toujours.

« Alors Blanowski? Qu'est-ce que c'est que ça? Tu connais les ferments, toutes les moisissures et tous les champignons de la terre. Pouvons-nous admettre qu'un papier s'altère aussi gravement dans un délai de vingt-quatre heures? J'ai collationné ce manuscrit avec le plus grand soin, quand on me l'a apporté et je puis affirmer catégoriquement qu'il n'y avait pas trace de ces piqûres... Nous pourrions d'ailleurs nous en assurer par l'examen des photographies. Toutes nos nouvelles acquisitions sont photographiées à leur entrée. — Tu as les clichés? — Je te les ferai porter dès que je les aurai. » Blanowski m'a quitté sans rien dire.

J'ai envoyé les clichés à Pasteur. A quatre heures, le téléphone a sonné : « Je les ai examinés tes clichés. Quand les as-tu fait prendre? Lundi? Il y a deux jours? Et bien je puis te dire qu'il y avait déjà au-dessus du *l* de *Charles* un petit point sombre qui pourrait être l'amorce de la tache actuelle. Au fait, qu'est-ce qu'elle dit cette tache?... Eh bien regarde... Elle touche maintenant la boucle du *l*? Alors, elle a progressé. Il faut que tu me l'envoies tout de suite ce manuscrit, oui, à mon laboratoire... Eh bien tu te débrouilleras. »

Dûment empaquetée dans un paquet scellé selon toutes les règles de l'art, *La Vie de saint Louis* fut envoyée à l'Institut Pasteur.

Après dîner, nouvel appel de Blanowski, chez moi. Il m'apprend qu'on lui a téléphoné des Archives au sujet des pièces qu'on y a déplacées pour préparer l'exposition « Les Secrets de l'Histoire de France ». Elles semblent s'être



PLUS DE BOUQUINISTES ...

altérées récemment. « Et sais-tu ce qu'elles ont? Des taches sombres circulaires. — Avec une petite auréole rousse? — Tu as deviné. » Blanowski semble jubiler : « Passe à mon laboratoire demain matin. »

Les événements qui suivirent sont tellement liés à Blanowski que je dois le présenter rapidement au lecteur.

Pendant que j'étais élève à l'École des Chartes, Blanowski étudiait à la Sorbonne la géologie, ce qui ne l'em-

pêcha pas d'entreprendre ensuite des études de médecine. Ses premiers travaux portèrent sur la formation des couches pétrolifères et sur la détermination de l'ancienneté des roches par la radioactivité. Pendant que j'établissais à Rome un *corpus* des manuscrits carolingiens du Haut Moyen Age, mon Blanowski poursuivait en Egypte de curieuses recherches sur l'âge des momies. Je le rencontrai en Italie où il fit une étude sur la structure des bois des galères du lac Nemi et se livra à certaines expériences sur des reliques. Blanowski me confia un jour que le Comité Interprofessionnel des Vins de Champagne lui avait acheté à prix d'or une étude sur *La formation accélérée des vins de Champagne*, afin, me dit-il, d'en empêcher la divulgation. Mais il n'était pas encore célèbre. La découverte en 1950 — il y a deux ans — du fameux *vibri-cellum*, sorte de pénicilline cent fois activée, fit connaître son nom, mais déclencha contre lui de furieuses haines scientifiques. Finalement le ministère des armées équipa son laboratoire de l'Institut Pasteur et lui donna les moyens d'action qui lui avaient toujours manqué. Quel était l'objet central de ses recherches? Je le lui demandai un jour. « C'est la mort, me répondit-il. La mort à l'œuvre à travers la vie, c'est-à-dire le vieillissement. Si la mort est la fin de toute vie, la vie est aussi la fin de toute mort... » N'étant pas biologiste, je ne poursuivis pas la conversation plus avant.

Nous plongeons l'un et l'autre dans l'histoire, mais notre échelle du temps n'était pas la même, ni nos moyens d'investigation. Il fallut les événements extraordinaires que je vais raconter pour

que nos destinées et nos carrières fussent liées.

Je n'oublierai jamais la conversation que j'eus ce matin-là avec Blanowski.



PLUS D'EMBALLAGES...

« Nous nous trouvons, me dit-il, devant une maladie nouvelle du papier. — Une maladie? — Une maladie que je crois contagieuse et dont j'ai déjà isolé le microbe. C'est une bactérie, de la famille des amylobacter. Un *amylobacterpapyrophage* d'une extraordinaire virulence, que je vais te montrer. » J'eus le loisir d'examiner dans un microscope binoculaire des petits bâtonnets dessinant par leur agglomération et leur enchevêtrement toutes les fibres du papier qu'ils avaient dévoré. « Ils s'attaquent à la cellulose? — Ils transforment le papier en un résidu poudreux, impalpable, sans aucune résistance, analogue à de la cendre. » Blanowski me présenta une

page de *La Vie de saint Louis* et, la tenant verticalement, me demanda de souffler dessus. Je soufflai. « Un peu plus fort, me dit-il. La page se troua sous mon souffle, comme une écumoire, à plusieurs endroits. A cet instant, le téléphone sonna. « C'est pour toi. » Je pris l'appareil. Terrasson voulait me parler : « De toute urgence », disait la standardiste. « Je suis contente de vous trouver. — Qu'est-ce qu'il y a, Terrasson? — Monsieur, *La Cité des Dames, Les Grandes Heures de Rohan, la Chronique d'Enguerrand, Les Petites Heures de Bretagne*. — Eh bien? — Tous, tous nos plus beaux manuscrits, tachés, brûlés, comme *La Vie de saint Louis*. » Je



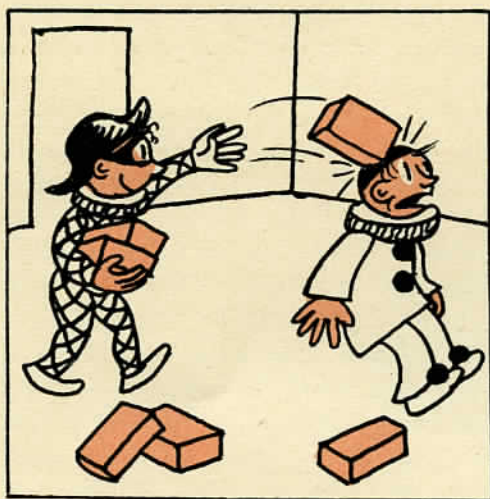
PLUS DE BILLETS DOUX...

crois que Terrasson pleurait. « Vous n'avez rien dit à personne? — A personne, Monsieur. » Quelque chose moi aussi me parcourait en ce moment de la nuque jusqu'aux pieds.

Blanowski me fit signe de me rasseoir.

Il savait très bien ce que j'allais lui demander. Après tout j'avais le droit d'être ému. Mais je ne voulais pas le paraître à cet instant et à cet endroit. Je repris donc mon souffle et posai tranquillement la question suivante : « A ton avis, peut-on juguler le mal par des antiseptiques, et lesquels? ... — Nous ne connaissons pas encore, me répondit-il, l'amylobacterpapyrophage. Nous l'avons vu mais nous ne savons pas encore comment il naît, comment il vit, comment il meurt. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous sommes devant un phénomène qui se développe avec une vitesse foudroyante, je pourrais dire « explosive », un phénomène « vivant ». L'année dernière, le professeur Foulon, du Muséum d'Histoire Naturelle, a eu quelques ennuis avec ses collections d'animaux naturalisés qui, tu t'en souviens, fondirent littéralement sous l'action d'un agent putréfacteur, qui résista à tous les antiseptiques. La jument de Napoléon, la girafe de Louis-Philippe, et les plus anciens mammifères empaillés, le zuber de Pologne, furent les premiers atteints. Finalement, la grande galerie d'histoire naturelle tout entière fut remplacée par le musée du cinéma, avec moulage sur nature de Marguerite Moreno, d'Edwige Feuillère et de Greta Garbo, avec agrandissements en plâtre — ce qu'on appelle des stéréo-gros-plans — de jambes, de seins, de bouches des plus célèbres vedettes de l'écran, imputrescibles parce qu'en staff, avec entrée à demi-tarif pour la jeunesse des écoles adhérente aux Clubs du Cinéma. » J'essayai d'arrêter Blanowski qui, pour détendre l'atmosphère, se laissait emporter loin du sujet. « Blanco, les animaux empaillés ne sont

pas faits pour se conserver longtemps. La vermine s'y met. Le papier, le bon papier de chiffon des origines, fait de fibres de chanvre ou de lin, stable depuis plusieurs siècles, n'a aucune raison de se décomposer. Pense aux tissus retrouvés dans les tombes de la Haute-Égypte.» Pendant que je parlais, je sentais mes paroles glisser sur Blawowski sans l'atteindre. « J'ai assisté



PLUS DE CONFETTI...

en Égypte, me répondit-il d'un ton volontairement très froid, j'ai assisté peu après l'ouverture de la tombe d'Amenophis XXVI, dans la Vallée des Rois, à quelque chose que je vais te raconter. Les momies en excellent état avaient été les unes après les autres nettoyées, isolées, désinfectées. Que se passa-t-il? En l'espace de trois semaines, les chairs, les cheveux, les bandelettes de toiles, les tissus et jusqu'au cuir des sandales, tombèrent en poudre.»

98

« — Elles avaient trois mille ans, tes momies. Ton histoire est idiote. Si c'était arrivé cela se saurait. Du bon papier, sans charge ni pâte mécanique, du pur chiffon, qui pourrait de cette façon du jour au lendemain, cela ne s'est jamais vu. » Je répondis cela un peu plus haut qu'il n'aurait fallu. Qu'est-ce que j'étais venu faire dans ce laboratoire, sinon précisément me convaincre qu'une chose pareille pour la première fois, se voyait?

C'est le même jour que des nouvelles alarmantes me parvinrent du Musée du Louvre. J'entretiens des relations cordiales avec le jeune et distingué conservateur chargé de la conservation des dessins. Je sus qu'il désirait me voir. Son cas était le même que le mien. Des collections entières de dessins de Fouquet étaient menacées par une espèce de lèpre. Le directeur des Musées nationaux ne savait rien encore. « Que faire? me dit-il. — La pénicilline? — Nous l'avons essayée... rien. — Et le vibri-cellum? — Rien. — Et le traitement classique à la chloropycrine? — Zéro. » Je lui conseillai d'enfermer les pièces dans une étuve étanche, d'y faire le vide et d'y admettre du gaz AT 543. Le laboratoire du Louvre est équipé pour faire de telles expériences. Nous verrions bien...

Dans la nuit qui suivit je fis un rêve. L'abbé de Tritenheim, auteur de *De laude scriptorum*, me disait en latin, à l'oreille, avec un souffle chaud qui m'était insupportable : « *Scriptura si membranis imponitur, ad mille annos poterit perdurare, impressura autem, cum res papirea sit, quandiu subsistet?* Je me réveillai en donnant une gifle à l'abbé. « Quand on parle latin, Monsieur



PLUS D'IMPRIMERIE

l'Abbé, on dit toujours des grossièretés. » Puis je me rendormis.

L'administrateur général a réuni en session extraordinaire un conseil d'administration restreint comprenant les bibliothécaires et bibliothécaires adjoints des différents départements. C'est un vieil homme d'une correction et d'un calme exemplaires. Les nouvelles sont franchement mauvaises. Les Imprimés et la Réserve signalent de nombreux cas de détérioration d'ouvrages du xv^e et du xvi^e siècles, quelques-uns très rares. Dois-je le dire? Chacun s'intéresse au progrès du mal chez le voisin plus qu'à toute autre chose. Et moi-même, maintenant que je ne suis plus seul « dans le bain », je me sens libéré d'une partie de mon angoisse. Une extraordinaire curiosité prend le pas chez moi sur tout autre sentiment. « Messieurs, conclut le patron, Messieurs, n'allons pas répandre à l'extérieur des alarmes inutiles. Nous savons la valeur du patrimoine que nous avons à défen-

dre : nous le défendrons. Je tiens à mettre moi-même le Ministre des Beaux-Arts et de l'Éducation nationale au courant de cette situation. Je le verrai dès ce soir. En attendant, je vous en prie, tenez ces événements pour confidentiels, et obtenez de votre personnel la même discrétion. »

Le soir-même *Paris-Press* 7^e, qui avait déjà publié dans ses éditions précédentes une courte information nous concernant, déploie, sur huit colonnes, un titre à sensation TEMPÊTE SUR LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. Tout y est, le vrai, le faux, les champignons, l'incendie, les moisissures et l'amylobacterpapyrophage. Le public est informé en dernière heure que l'administrateur est en conférence rue de Grenelle avec le ministre, et ceci sous le titre : « Une enquête est ouverte. Des mesures de salut public seront prises. Le Conseil des Ministres saisi de la question ».



PLUS DE "PROCÈS-VERBAUX.."

Effervescence rue de Richelieu. On a trouvé l'administrateur, ce matin, mort dans son bureau. Embolie? Suicide? Terrasson m'avoue qu'elle a un ami, un jeune journaliste plein de talent mais qui n'avait pas encore eu l'occasion de le montrer, et que c'est elle qui lui a tout raconté. Son remords sincère me touche. Mais ces larmes, l'événement qui les a provoquées, le départ brusqué de cet honnête homme que nous aimions tous, et les destructions que je constate depuis quarante-huit heures ne me paraissent être que des signes précurseurs. Nous allons affronter d'ici peu, je crois, d'autres événements, à côté desquels ceux-ci ne sont rien...

Je tiens le jour même rue de Richelieu une réunion de presse. Je reconnais que tous nos ouvrages imprimés du XV^e, du XVI^e et même du XVII^e sont menacés et tous les manuscrits antérieurs au XV^e définitivement illisibles. On voudrait savoir pourquoi nous avons fait fermer toutes les boîtes des bouquinistes sur



PLUS DE PAPIER DE SOIE...

les quais et toutes les boutiques de librairie ancienne. Je réponds que nous ne savons pas si l'épidémie du papier se généralisera, mais qu'il vaut mieux songer dès maintenant aux mesures de préservation. J'ai promené les journalistes à travers nos dépôts. J'ai montré les casiers vides constituant tranchée d'isolement autour des sections atteintes, et nos nouveaux appareils générateurs de gaz antiseptique. Ils ont fait une grosse impression.

« Le papier, me dit Blanowski, est un feutre vivant... » Je veux l'arrêter mais il continue : « Comme tout ce qui vit, il évolue. Il faudrait des siècles pour mesurer avec les moyens d'analyse habituels la marche d'une oxydation qui se poursuit continuellement mais avec une extrême lenteur. J'en ai pourtant fait la mesure avec l'appareil que voici, qui me permet de déterminer l'âge d'un



PLUS DE PAPIER TIMBRÉ...

morceau de bois ou de n'importe quel tissu organique, après les expériences, d'ailleurs extrêmement difficiles, d'éta-lonnage. Chose curieuse, l'équilibre phy-sico-chimique des fibres du papier, pra-tiquement stable, ne dépend pas seule-ment des conditions de température ou d'humidité ou d'ionisation de l'air am-biant. Il est aussi fonction de la masse du même corps existant autour de lui... Ce n'est pas le fait seulement du papier. Ce phénomène, extrêmement général, n'a échappé jusqu'ici aux physiciens que parce qu'il faut des concentrations énormes d'un corps, la présence de mil-lions et de millions de tonnes pour que l'équilibre soit rompu. Les grands biolo-gistes ont entrevu depuis longtemps la liaison indissoluble de l'organisme et du milieu ambiant. Les géochimistes ont élargi cette théorie à tout ce qui se trouve sur l'écorce terrestre. Ils ont accumulé une masse énorme de faits empi-riques à l'appui de leur thèse... — Si je t'ai bien compris, Blanco, l'accumulation exagérée d'une espèce animale ou végé-tale, ou minérale quelconque peut rom-pre un équilibre de l'écorce terrestre, la multiplication des feuilles de choux ou celle des lapins peut déranger quelque chose dans l'univers. Et alors qu'est-ce qui se passe? » Blanowski s'est levé : « Les mille moyens que la nature tient en réserve pour rétablir l'équilibre s'ap-pellent quelquefois des guerres, des épi-démies. La lèpre, mon cher. Le choléra. Et si la pomme de terre prend trop d'importance, le doriphore. Et si le pa-pier s'accumule trop dans le monde, ce peut être l'amylobacterpapyrophage. » Il m'apprend que quelques cas de papy-rophagie ont été signalés presque simul-tanément à Leipzig, à Lyon, à Nurem-

berg. Il prétend que la maladie éclate toujours là où se sont accumulées depuis longtemps de grandes quantités de papier et qu'elle se propage en-suite « par résonance » de fibres en fibres en commençant par les plus anciennes.

Paris était adorable ce matin-là, pa-voisé par le printemps. Les arbres met-

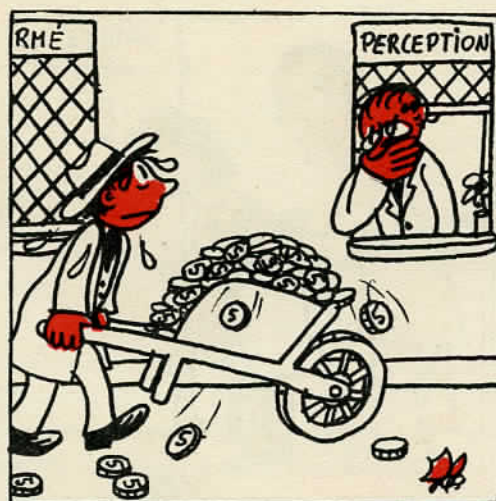


PLUS D'ALBUMS D'AUTOGRAPHES...

taient des petits festons verts sur le gris des vieilles pierres. Les femmes étaient plus jolies que jamais. Oublier pendant quinze jours les menaces de guerre et de révolution et se passionner ou feindre de se passionner pour un sujet différent semblait l'avoir rajeuni. Paris était heureux de vivre. Si un jour-nal du soir avait lancé ce soir-là comme une bombe « menace sur le bifteack », les choses auraient peut-être été diffé-

remment. Mais la Seine coulait silencieusement au pied du Louvre et les trois gardiens de la paix posés devant la porte fermée de la Bibliothèque nationale n'inquiétaient personne.

Les fumeurs de Celtiques et de Gitanes furent les premiers à s'apercevoir que quelque chose était dérangé dans le bon fonctionnement de la Régie fran-



PLUS DE BILLETS DE BANQUE...

çaise. Ceux de Gauloises bleues ne triomphèrent pas longtemps. Le papier crevait, les cigarettes ne tenaient plus. Chose curieuse, les Élégantes tinrent une semaine de plus que les autres.

D'après mes expériences, m'avait dit Blanowski, plus la fibre d'un papier est pure plus le papier est vulnérable. Nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir en librairie. Les Rives, les Arches, tous les magnifiques papiers de luxe furent

atteints tandis que les éditions ordinaires tenaient le coup.

Le papier journal, l'emballage, le carton, semblaient indemnes. J'appris que les Finances préparaient le remplacement des billets de banque par une nouvelle monnaie imprimée sur papier minéral. « Gardez votre sale papier », avait-on répondu chez le boucher à ma femme de ménage. Trois détaillants sur quatre, pris de panique, refusaient déjà d'être payés en papier. La monnaie de métal devint introuvable. L'or et les bijoux montaient la flèche.

Malgré les interdictions de la Préfecture de Police, le marché de troc s'était développé à tous les coins de rue. Mon fils, sentant venir de grandes vacances, ne tenait plus en place. D'énormes étales d'ardoises, chez les papetiers, remplaçaient déjà les piles de blocs et de cahiers.

Le Ministre de l'Intérieur fut obligé de prendre dès cette époque de sérieuses mesures d'ordre. Il me convoqua un jour pour m'annoncer que mes centres de reproduction sur microfilms seraient mis sous peu à la disposition de l'Identité judiciaire pour la reproduction de tout le « sommier » de la préfecture. Je refusai net et déclarai que je ne m'en irais pas sans alerter, par tous les moyens, l'opinion. « Il s'agit, Monsieur le Ministre, du sauvetage de la culture française. — S'il y a le feu chez vous, me répondit-il, qu'est-ce que vous sauvez d'abord. Est-ce Racine? »

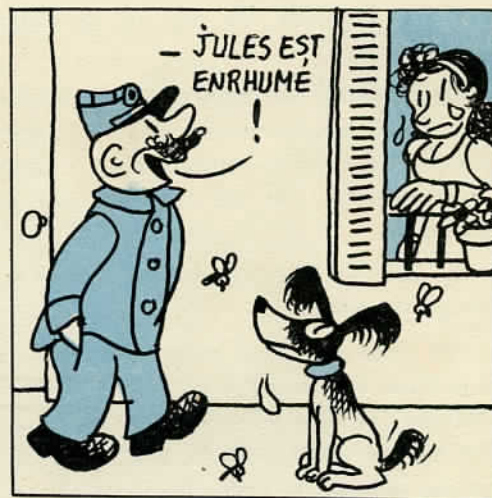
C'est curieux comme chaque crise agglomère les passants aux coins des rues, aux bouches des métros, à la sortie des bureaux. Les queues se multipliaient devant les seuls détaillants restés ou-

verts. Là-dessous couvait une certaine allégresse. Quarante millions de Français s'abordaient en disant : « Alors ? Vos feuilles d'impôts ? Elles sont encore intactes ? » en attendant le moment où le fisc, faute de papier, cesserait ses revendications.

J'avais été mêlé à ces événements dès leur origine. Blanowski aussi. Nous étions les seuls à n'avoir pas été surpris par la ruine du papier. Jusque-là on nous avait suivi, aussi bien dans l'affaire du microfilm que dans les mesures de dispersion des documents. La marine avait réparti aux quatre coins des mers des documents précieux. Le Sahara, Madagascar, nos possessions océaniques, étaient truffées de dépôts de livres et de paperasses. Le public dans toute cette période avait été avec nous.

Or, la situation menaçait de se retourner. Le remplacement de la monnaie se faisait très lentement. Il ne faisait plus de doute pour personne maintenant que tous les papiers fiduciaires, les actes, les contrats, les titres étaient appelés à disparaître rapidement. Pour l'état-civil c'était chose faite. Le gangstérisme se multipliait. La justice était débordée. Si un agent nous arrêtaient et nous demandait : « Vos papiers ? » on lui riait au nez. Il est vrai que toutes les cartes d'alimentation, les factures de fournisseurs, les avertissements des contributions, les billets de métro ou de chemin de fer, toute cette paperasse de carton qui encombre notre portefeuille était encore intacte, mais les passeports tombaient déjà en ruine. Vrai ou faux, l'ar-

gument « Pièce détruite par amylobactérisme » était généralement admis par les tribunaux. Peu à peu l'atmosphère de grandes vacances se transformait en une atmosphère d'anarchie. Je vais en donner un exemple. J'avais été étonné du très grand nombre de militaires qu'on rencontrait alors à Paris dans les tenues les plus fantaisistes. Mais je n'avais pas cherché à comprendre quelle pouvait en être la cause. Un quartier-



PLUS DE COURRIER...

maître qui avait un verre de trop dans le nez m'éclaira. Il ne se gênait pas pour dire en public : « Ma permission ? Je l'ai déchirée. Oui, dé-chi-rée. Et que le boscot ne vienne pas me faire chier avec cela. » Après quoi il se mit à proférer je ne sais quelles menaces contre les animaux bactères puis contre les amiraux-bactaires.

Une législation d'exception prévoyait que, dans tous les cas où les maires ne pourraient pas délivrer d'extraits de

l'acte de naissance, une attestation d'identité pourrait être accordée par le commissaire de police, sur la foi de trois témoins. On racontait d'étonnantes histoires d'usurpation d'identité. Des morts passaient pour vivants. Des vivants se faisaient passer pour morts. Trois coquins, comme faux-témoins, cela se trouve facilement. Et les nouvelles pièces d'identité, imprimées sur zinc, faisaient de vous, si vous étiez fatigué de votre femme, le mari d'une autre, ou bien elles vous rajeunissaient, si tel était votre bon plaisir, de dix ou de vingt années.

Le Ministre des Armées avait décidé que tous les hommes sous les drapeaux seraient immatriculés, à leur incorporation, par un tatouage sur la poitrine...

Le vol des voitures était devenu d'un usage courant...

On vous emballait trois côtelettes ou une livre de beurre dans des feuilles de platane, et cela c'était charmant, mais les tabacs vendaient le gris dans des petits sachets de toile; les bouteilles de vin, aux étiquettes devenues illisibles, s'achetaient sur la foi du marchand. Il devenait dangereux de faire usage d'une spécialité pharmaceutique quelle qu'elle soit, car, malgré la diversité de forme des bouteilles, qui oserait affirmer qu'on peut se fier aveuglément à la mémoire d'un pharmacien?

On s'aperçut alors que le papier emballage, conserve ou préserve un nombre énorme de marchandises et les fait circuler. Du jour au lendemain tous les chantiers de construction s'arrêtèrent parce que le ciment est expédié en sacs de papier. Les sacs crevaient et il fallut

un certain temps pour les remplacer par autre chose.

Un bruit absurde courait : nous étions, nous, avec nos vieux livres, la cause du mal. On jeta même une grenade incendiaire dans la Nationale, et nos magnifiques dispositifs de lutte contre l'incendie eurent, pour une fois, l'occasion d'être mis à l'épreuve. Ils furent parfaitement efficaces pour sauver du feu le piano du gardien chef et les magazines de mode de la fille du concierge. Nos livres, nos manuscrits, nos cartes — ou ce qui en restait — étaient en lieu sûr à des milliers de kilomètres d'ici.

« J'en ai assez, me dit Terrasson, je pars me reposer à la campagne. » Mais, c'était plus facile à dire qu'à faire.

On avait cru jusqu'alors que les trains marchaient à la vapeur, ou à l'électricité, ou à l'énergie atomique. On s'aperçut que tout cela ne tient que par du papier, ne marche qu'au papier. Graphiques, tarifs, horaires, feuilles d'expédition, tickets, bordereaux... L'électri-



PLUS DE DICTIONNAIRE...

fication des chemins de fer ou la reconstruction des ponts et des voies, après chacune des deux guerres mondiales ne furent que jeux d'enfants à côté de la tâche qu'entreprirent les polytechniciens : le remplacement du papier dans leur administration... Pendant ce temps-là, les trains continuèrent à rouler et il n'y eut qu'un seul accident grave. Il fallut cependant, pour la mise en place des nouveaux systèmes, fermer les chemins de fer à tout trafic pendant une semaine.

Le mécontentement grandissait. Aux postiers, aux instituteurs, aux cheminots, et en général à tous les fonctionnaires, aux gendarmes, aux notaires et clerks de notaires, aux employés du livre, de l'édition et de la librairie, s'ajoutait maintenant le poids des ouvriers du bâtiment. Tous, menacés, demandaient au gouvernement de leur garantir du travail et du papier.

A chaque coin de rue, à chaque heure de la journée, éclataient de petits inci-



PLUS D'AFFICHES...

dents. A chaque station d'autobus, par exemple, c'était, faute de tickets, les mêmes bagarres.

Si vous vouliez téléphoner, il était inutile d'espérer trouver le livre d'adresse, inutile de chercher dans vos poches votre carnet, tout cela était en bouillie. Vous ne pouviez vous fier qu'à votre mémoire. Et le comble c'est qu'un jour le téléphone cessa de fonctionner. On nous expliqua que tous les câbles étaient isolés en papier. Il y a longtemps que les communications intercontinentales par câbles sous-marins étaient suspendues.

Il restait la radio. Mais, le jour où mon poste refusa de marcher, je ne fus pas autrement surpris. J'allai quand même le porter au spécialiste. Il ne le regarda même pas : « C'est la self, allez. Et vous n'êtes pas le seul. — Les selfs sont donc en papier? — Et comment! — On n'en fabrique pas d'autres? — Celles qu'on fabrique sont livrées en priorité à l'aviation et à la marine... »

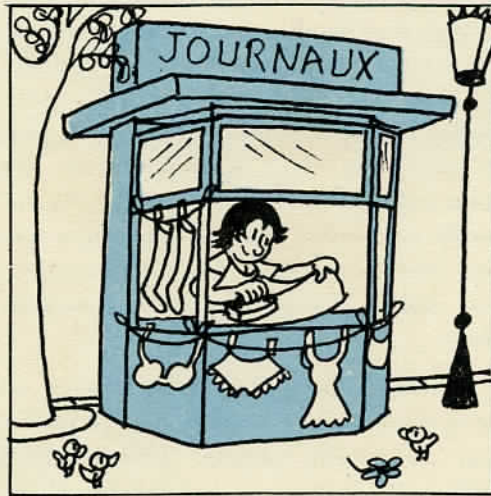
Les journaux bénéficièrent assurément du fait qu'imprimés sur de mauvais papiers contenant toutes sortes d'impuretés, alimentés au surplus en bobines fraîchement issues des papeteries, ils furent les derniers atteints, ou, s'ils le furent, ils avaient le temps d'être imprimés et mis en vente avant de tomber en bouillie.

La presse, cette dévoreuse de papier, ne s'arrêta pas d'un seul coup. On vit pendant quelque temps des journaux de petit format imprimés sur machines plates.

Un beau jour ils cessèrent eux aussi

de paraître et le silence tomba sur les imprimeries.

Voici les dernières notes inscrites sur



PLUS DE PUBLICATIONS...

le petit carnet de parchemin qui ne me quittait plus :

Mardi. — Il y a eu aujourd'hui plusieurs coupures de courant. Tout le monde achète des lampes à pétrole en prévision de la panne générale. On s'attend en effet à ce que les bobinages des alternateurs, dans lesquels il entre de grandes quantités de papier et de carton, nous lâchent...

Mercredi. — Je dîne chez Blanco à Saint-Cloud. L'été est magnifique. Les pêcheurs à la ligne sont à leur poste sur les rives du fleuve. Superbe indifférence des destins individuels aux grandes épreuves collectives. Les amoureux, enlacés sur les berges, témoignent que la vie continue.

106

Blanco a été reçu cet après-midi par le Président du Conseil. Voici ce qu'il m'a rapporté. Le gouvernement a fait rétablir des lignes téléphoniques qui lui permettent de maintenir des communications avec les préfetures, les succursales de la Banque de France, les trésoreries générales. On est très inquiet cependant, à la Présidence, de voir la tournure que prennent les événements. Les cas d'anarchie collective, lui a dit le président, se multiplient. Le maire de Lyon a pris sous sa propre responsabilité des mesures administratives en pleine illégalité. Dans une commune des Hautes-Alpes, dont j'ai oublié le nom, le curé, du haut de la chaire, a déclaré qu'il n'y avait plus rien à attendre de Paris; il a fait battre monnaie, à son effigie, en utilisant d'anciennes mines d'étain. Trois camions transportant à l'imprimerie de la Banque de France les premières livraisons de papier minéral ont été attaqués et détournés vers une destination inconnue.



PLUS DE PAPILOTES...

L'amylobacter a détruit tous les liens de papier qui maintiennent la société. Des initiatives nouvelles et fort inquiétantes apparaissent de toutes parts. Si vous ne réussissez pas à sauver le papier, nous sommes fichus, aurait dit le président. Et voici où il voulait en venir : Monsieur Blanowski pouvez-vous garantir à la Présidence et au Journal officiel une certaine quantité de papier inaltérable? — Mais quelle quantité, a demandé l'autre? — Cinq cents tonnes. — Par n'importe quel moyen? — N'importe lequel.

Je connais la thèse de mon ami. Pour que l'épidémie s'arrête d'elle-même, il est nécessaire de détruire tous les stocks existants, à l'exception du petit stock qu'on veut sauver. Il faut aussi fermer les papeteries et suspendre toute fabrication nouvelle jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli.

Il serait absurde, pense Blanco, d'intervenir dans le déroulement de la crise d'une façon aussi brutale. L'industrie



PLUS DE BIBLES...

livrera bientôt des produits de remplacement en quantité suffisante. Il a voulu défendre cette thèse, mais en vain. Le



PLUS D'ÉTIQUETTES...

président, extrêmement nerveux, ne l'a pas laissé poursuivre et l'a congédié. Veux-tu mon avis, a conclu Blanco? S'il a encore autorité sur ses escadrilles, le gouvernement fera bombarder cette nuit tous les dépôts de papier avec des bombes incendiaires. Il fera cette folie...

La même nuit, trois heures du matin.

Ils ont fait cette folie. Ce sont les explosions qui m'ont réveillé. Du second étage, nous assistons à un magnifique feu d'artifice. Nous cherchons à identifier les foyers : les fabriques de carton d'Aubervilliers, les stocks des Magasins généraux, les Messageries Hachette, quai de Javel. On entend dans la nuit des moteurs d'avion : les usines à papier de Nanterre doivent être visées...

Les détonations se rapprochent. Leur bruit est intolérable. On dirait qu'elles déchirent d'épaisses ténèbres. Il faut répondre. Répondre quelque chose. Je crie « entrez ». Terrasson entre, me regarde avec un peu d'étonnement, puis elle dépose, comme chaque jour, le courrier devant moi.

Ce sont des enveloppes de toutes sortes, des imprimés sous bande. Tout cela en véritable papier.

La Vie de saint Louis est restée ouverte à la dernière page. Je m'assure, d'un coup d'œil, qu'il ne lui est pas arrivé d'accident.

Les associations d'idées se déroulent, quand on rêve, avec une vitesse effrayante. Je croyais vivre des événements extraordinaires et l'encre, pendant ce temps, n'avait pas seulement eu le temps de sécher au bout de ma plume.

R E N É Z U B E R



PLUS DE JOURNAUX SATIRIQUES...